

La Monnaie veut prendre de nouveaux risques

OPÉRA Créations, mini-festival Da Ponte-Mozart et collaborations dansées

► Scène de réputation internationale, l'Opéra royal de la Monnaie ne s'est jamais reposé sur ses lauriers.

► Dans la foulée de sa présentation de saison, son directeur Peter de Caluwe revient sur ses choix d'avenir.

L'opéra ne survivra pas en répétant toujours les mêmes titres » : c'est Peter de Caluwe, directeur de l'Opéra royal de la Monnaie qui l'affirme. Quelques jours après la présentation officielle de sa saison 2019-2020, nous avons voulu revenir avec lui sur les principaux axes de celle-ci. Et, plus largement, sur sa vision de l'opéra à l'heure où certains le citent comme un successeur possible de Stéphane Lissner à l'Opéra de Paris (il préfère ne pas commenter, sans non plus démentir). Parmi les fers de lance de sa prochaine saison, la création mondiale de nouvelles œuvres d'opéra. L'institution bruxelloise verra ainsi naître *Macbeth Underworld*, sa troisième commande au compositeur français Pascal Dusapin, et *Le silence des ombres*, composé par Benjamin Attahir, jeune talent français.

Deux nouvelles propositions qui ré-

pondent à une vision globale de l'institution et de son directeur général. Avec vingt créations, dont 9 opéras, à son actif depuis son entrée en fonction en 2007, Peter de Caluwe entend en effet continuer de faire vivre l'opéra. « On parle toujours des 50 mêmes titres d'opéra. Quand on regarde les saisons en Italie, à Rome, Palerme, Bologne, Venise, l'ouverture de saison a été Rigoletto. Il n'y a pas de risque. Je crois que le monde de l'opéra doit prendre beaucoup plus de risque. On ne peut pas se contenter du répertoire qui existe, affirme haut et fort Peter de Caluwe. À La Monnaie, nous avons l'ambition de couvrir le répertoire depuis le début du XIX^e siècle - l'opéra baroque étant difficile à monter à cause des coûts supplémentaires qu'il entraîne. Il est donc très logique de continuer à passer des commandes chaque saison. Ça parle de la créativité d'une maison, du risque qu'elle prend. Et à mes yeux, c'est très important car l'opéra ne va pas survivre en répétant toujours les mêmes titres. Évidemment, moi aussi j'adore voir Rigoletto. Cette pièce restera toujours au top, mais ça ne veut pas dire qu'il faut le faire chaque saison partout. L'interprétation est pour moi le mot-clé de l'opéra. Il faut aussi permettre aux librettistes de réinventer une histoire. La palette est large : les artistes plastiques peuvent aussi réinventer quelque chose. »

Un choix fort pour l'image de La Monnaie, qui rencontre grâce à ça un nouveau public. « Pour *Frankenstein* (création mondiale le mois dernier à La Monnaie par Mark Grey et La Fura dels Baus, NDLR), la salle était remplie à 96 % contre 92 % en moyenne pour l'opéra, et

pour Don Pasquale par exemple. C'est vraiment remarquable. La moyenne d'âge a aussi beaucoup chuté. Il y avait énormément de nouveaux publics. Énormément de jeunes en salles. Donc oui, je crois que ce sont des initiatives qui amènent un autre public. »

Des résultats qui encouragent l'institution à poursuivre dans la même direction. « Les commandes ont été passées jusqu'en 2022. Depuis la saison dernière, j'ai décidé de lancer cette nouvelle architecture où chaque saison commencera par deux créations. C'est évidemment un risque, je suis très conscient de ça, mais en même temps ça donne une image d'innovation, de dynamisme à l'institution, de créativité, dans un moment où les équipes sont encore fraîches parce que tout le monde revient de vacances. Pour moi, c'est important de commencer la saison avec un souffle de sep-

tembre. Et dans les faits, ce n'est pas un vrai risque parce que les salles sont archi-pleines. Quand on est à 96 % pour *Frankenstein*, je ne peux que féliciter les équipes et dire qu'on a pris la bonne décision. »

Une manière aussi de mettre en évidence de nouveaux talents. « Je ne peux pas continuer à commander les mêmes opéras. Je veux lancer ces nouveaux talents plutôt que de suivre le goût du moment. C'est très facile de se dire que tel artiste est en vogue donc on va l'engager. Pour moi, c'est plus intéressant d'inventer quelque chose. Même si évidemment, ça peut réussir, ou pas. » ■

GAËLLE MOURY

DU CÔTÉ DE LA DANSE

**Une Troïka
avec KVS et National**

En matière de danse également, la Monnaie veut continuer à faire bouger les choses. Avec une programmation haut de gamme... mais pas seulement.

Depuis plusieurs années, des collaborations avec le KVS et le Théâtre National ont porté leurs fruits.

Désormais, les trois partenaires officialisent leur union en lançant Troïka.

Deux grands axes dans cette initiative : d'une part, la mise en commun des dix-sept spectacles proposés par les trois institutions dans une programmation qui rassemblera de grands noms des scènes belges et internationales : Peeping Tom, Anne Teresa De Keersmaeker,

Wim Vandekeybus, Sidi Larbi Cherkaoui, Sasha Waltz, Alain Platel, Michèle Noiret, Karine Ponties...

Mais Troïka est aussi une possibilité pour les spectateurs d'accéder au spectacle de danse à des prix rabotés. La carte Troïka offrira 20 % de réduction sur tous les spectacles de danse des trois maisons concernées. Gratuite sur simple demande pour tous les abonnés du KVS, de la Monnaie et du Théâtre National, elle sera disponible pour le modeste prix de 9 euros pour tous les autres.

Par ailleurs, les collaborations se feront aussi au niveau des productions, les trois partenaires travaillant ensemble diverses créations de danse, d'opéra ou de théâtre musical.

J.-M.W.

cycle Une trilogie Mozart-da Ponte

Autre manière de privilégier la création, Peter de Caluwe introduit dans cette saison 2019/20 le concept de « festival de saison » que Serge Dorny a défendu dès son arrivée à Lyon avec un succès retentissant. Il s'agit de rassembler un petit nombre de productions d'opéras autour d'un compositeur ou d'une thématique et de pousser très loin son analyse. C'est ainsi qu'il a monté un cycle Mozart-da Ponte avec William Christie et Adrian Noble et un mémorable cycle Tchaïkovski-Pouchkine mis en scène par Peter Stein qui révéla le chef d'orchestre Kirill Petrenko, aujourd'hui directeur musical des Berliner Philharmoniker.

C'est également vers Mozart-da Ponte que s'est tourné Peter de Caluwe et il faut reconnaître que c'est un choix incontournable tant ces trois opéras marquent une rupture stylistique, politique et sociale à quelques années de la Révolution française qui leur donnera

ensuite une résonance universelle au travers des âges. À Drottningholm, le théâtre où fut filmée la *Flûte enchantée* de Bergman, Ivan Alexandre et Marc Minkowski avaient déjà conçu le déroulement des actions comme la péripétie continue d'une « folle journée ».

La production de la Monnaie va plus loin dans l'enchevêtrement des trois récits. Elle est confiée à Jean-Philippe

Clarac et Olivier Deloëuil, responsables avec leur Lab du sauvetage à Tour et Taxis du *Mithridate* de Mozart en 2016, en proposant une lecture fortement politique et actuelle soutenue par un intense travail vidéo. Cette fois, leur regard va faire vivre de concert les trois opéras. Ainsi au début des *Nozze di Figaro* verra-t-on Suzanna et Figaro prendre les mesures de la chambre que leur a donnée le comte tandis que d'une fenêtre montera l'assassinat du Comandeur par Don Giovanni auquel

deux officiers secouristes viennent porter secours. Et ceux-ci sont justement Ferrando et Guglielmo, les deux protagonistes fanfarons de *Così fan tutte*. Pour ce faire, le spectacle reposera sur une distribution où chaque chanteur assumerait deux rôles basés sur des rapports de personnalités qui s'imposent : le Comte des Noces et Don Giovanni représentent bien l'appétit sexuel d'une certaine aristocratie arrogante, Figaro et Leporello, des serviteurs qui pensent s'émanciper. Tirer les ficelles de cette gigantesque toile d'araignée ne va pas de soi : ce qu'il en adviendra demeure le grand point d'interrogation d'une production qui est, en tout point, digne de l'audace d'un festival. ■

SERGE MARTIN